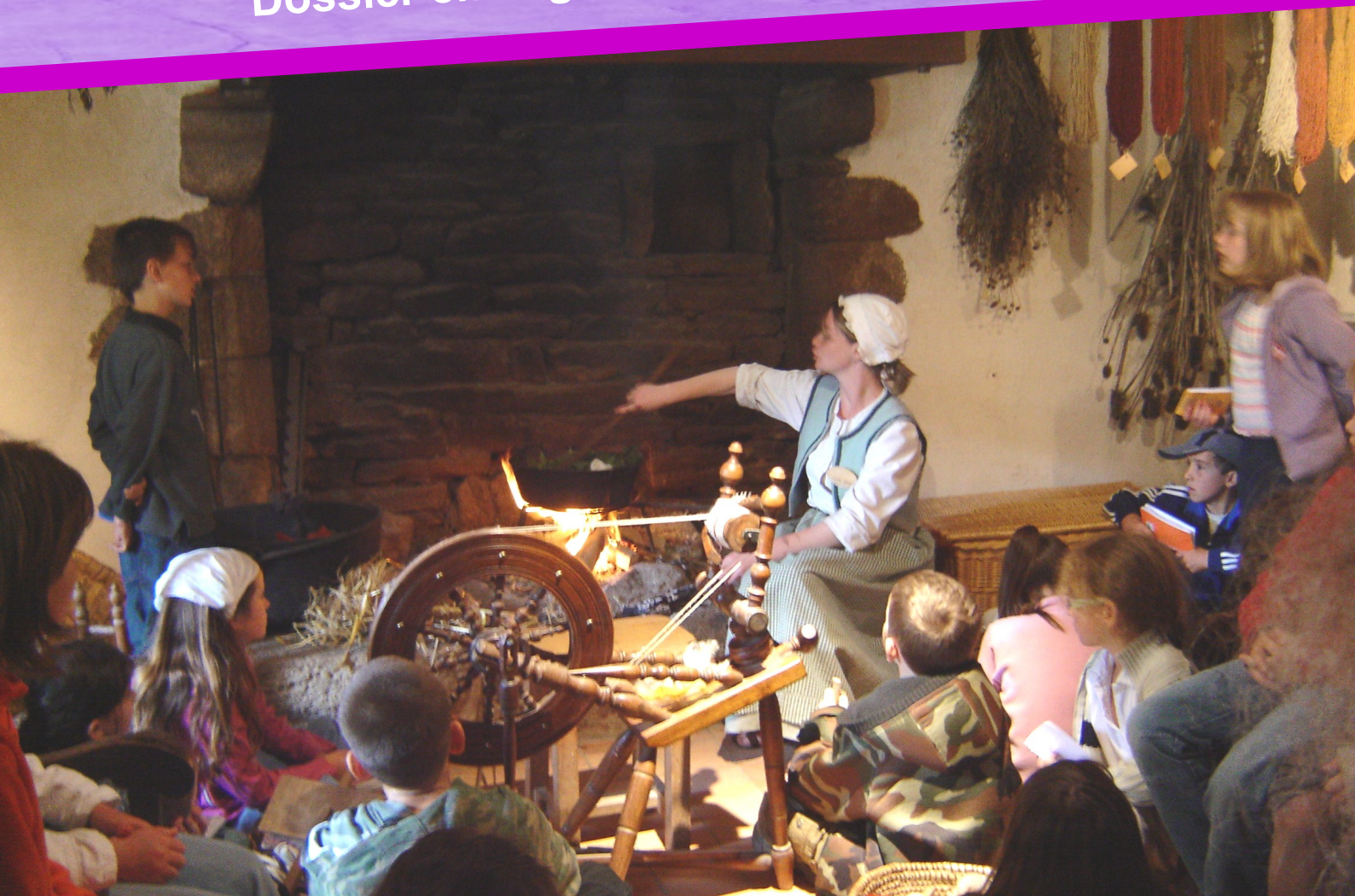




Se vêtir en 1850

Dossier enseignants / Visite de Poul-Fetan



En 1850, la Bretagne apparaît comme un « musée à ciel ouvert ». Peintres, romanciers ou journalistes sillonnent les campagnes bretonnes à la recherche de scènes « folkloriques » à rapporter aux citadins.

Les bretons vont longtemps souffrir de l'image négative véhiculée par ces « touristes », celle de rustres incultes, sales et renfermés sur eux-mêmes. Certains néanmoins, tels l'aquarelliste Lalaisse ou le peintre Perrin ont saisi dans leurs œuvres l'originalité et la complexité de la culture bretonne.

Le costume est de loin l'élément qui a le plus marqué les voyageurs ; tous reconnaissent le soin porté aux parures et la blancheur éclatante des coiffes. Si le vêtement de travail est sobre, confectionné au village avec des toiles de chanvre, il en va autrement de la tenue de fête. Elle constitue en effet une véritable carte d'identité de celui qui la porte : origine géographique et condition sociale de l'individu y sont bien visibles. L'appartenance à la communauté se marque avant tout par la forme et la couleur, ensuite l'ornementation précise le statut social de chacun. Et gare à celui qui tente de « tricher » ; il s'attire les foudres de la communauté entière.

Les romantiques considéraient les costumes comme des reliques précieuses des « glorieux ancêtres » celtes ou de l'âge d'or que constituait pour eux l'époque de la Bretagne ducale. Ils n'imaginaient pas un seul instant qu'ils puissent être l'œuvre des paysans . Pourtant, tout au long du 19^{ème} siècle, plusieurs modes vestimentaires se sont succédées, preuve de l'évolution constante de la culture paysanne.





De la fibre au tissu

Poul-Fetan, un village de paysans

Les origines:

La présence de plusieurs sources a permis l'implantation d'une ou de plusieurs fermes dès le 16^{ème} siècle. Le lavoir et la fontaine qui l'alimente ont d'ailleurs donné au village son nom breton (« lavoir de la fontaine »).

Les documents d'archives sont peu nombreux pour le siècle suivant. Il semble néanmoins que le village se compose alors de plusieurs fermes, relevant de plusieurs propriétaires. Au moins 2 seigneurs se partagent la propriété théorique du village, le comte de Ménéray et le seigneur de Tévelec. Mais la propriété effective revient à 2 paysans résidant hors du village et sous-louant leur bien à des paysans plus modestes. A partir du 18^{ème} siècle, les familles de paysans propriétaires s'installent au village, constituant des lignées présentes jusqu'au siècle suivant.



Poul-Fetan vers 1850

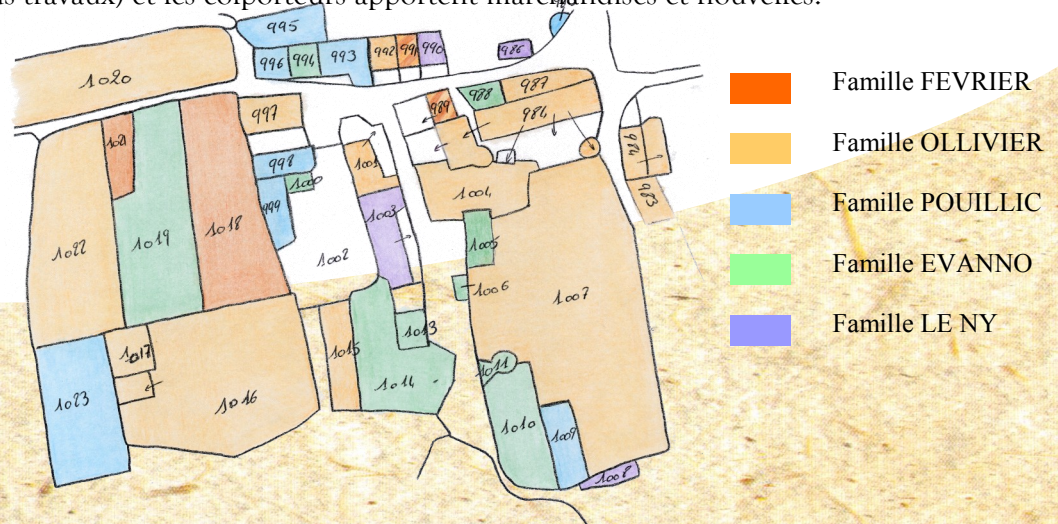
Le cadastre daté de 1844 nous permet d'avoir une vue d'ensemble du village dans les années 1850.

5 familles de propriétaires et 2 familles de locataires vivent alors au village, soit une cinquantaine de personnes. Certains sont mentionnés dans les registres d'état-civil, à l'occasion d'une naissance ou d'un mariage.

Les niveaux de richesse varient ; si la famille Ollivier possède 2/3 des 38 hectares de terres entourant le village, les 4 autres familles possèdent des fermes modestes (en moyenne 4 hectares). Les bâtiments agricoles sont peu nombreux : 1 remise à bois, 2 granges, 2 ou 3 celliers, 1 écurie et 3 fours à pain .

Poul-Fetan est un village de paysans mais abrite également des artisans, notamment un tisserand et un maçon.

Les habitants du village vivent pour la plupart quasiment en autarcie, consommant les céréales qu'ils cultivent et fabriquant eux-mêmes leurs vêtements et outils. Néanmoins, les paysans ne vivent pas repliés au village ; les occasions sont en effet nombreuses de sortir du village (marchés, foires et fêtes) ou au contraire de recevoir des visiteurs (mariages et grands travaux) et les colporteurs apportent marchandises et nouvelles.



Les fibres textiles:

Depuis la préhistoire, l'homme a utilisé des fibres naturelles (lin, chanvre, laine...) pour se confectionner des vêtements et cordages, en s'adaptant à la ressource locale. En 1850, les paysans bretons fabriquent encore à la ferme leurs tenues de travail, à partir de ces fibres. Il est vrai que les communautés paysannes, relativement isolées et dispersées, vivent encore quasiment en autarcie.

La laine :

La Bretagne n'est pas en 1850 une terre d'élevage du mouton. En général, on ne recense pas plus d'une ou deux bêtes par ferme. Il s'agit de « moutons des landes », une race locale très rustique, de petite taille et de coloris divers (du beige au noir comme le mouton de Ouessant), se contentant de l'ajonc des landes. La production de laine n'est donc pas importante, mais suffisante pour couvrir les besoins de la maisonnée.

Le mouton est rarement consommé, on lui préfère le porc pour l'ordinaire et le bœuf lors des repas de fête.

La tonte aux ciseaux est effectuée au printemps. La laine est ensuite lavée à la rivière, séchée, puis cardée (avec des brosses spéciales). Ce sont souvent les enfants qui se chargent de carder, le soir à la veillée. Le suint de la laine est en partie conservé pour imperméabiliser les vêtements.

Le chanvre textile (canabis sativa) :

C'est la fibre la plus couramment utilisée par les paysans bretons en 1850, en particulier dans le Morbihan.

Plante de la famille des Cannabinacées, le chanvre peut atteindre plus de 2m. Originaire d'Asie, il est cultivé en Bretagne depuis le Moyen-Age, et a même donné naissance à une industrie toilière florissante à l'époque moderne, en déclin au 19^{ème} siècle. La culture familiale perdure néanmoins, chaque ferme conservant son courtil à chanvre. Semé en mai et récolté à partir d'août, le chanvre doit ensuite être roui (mis à tremper dans l'eau pour dissocier fibre et tige), séché, broyé, peigné, puis filé et tissé. La filasse peignée peut aussi servir à la fabrication des cordages utilisés à la ferme. Bien que rêches et raides, les tissus de chanvre sont solides.

Le lin (linum angustifolium) :

En Finistère ou Côtes d'Armor, le lin est également très cultivé.

Il requiert les mêmes étapes de transformation que le chanvre, mais produit des tissus plus doux et souples, apanage des familles paysannes aisées.

La culture du lin, autrefois surtout destinée à une industrie toilière d'exportation, ayant fait la richesse de la province et financé nombre d'enclos paroissiaux, a disparu plus rapidement que celle du chanvre, conservant un usage domestique.



Filage et tissage

Les étoffes trouvées sur certains chantiers de fouille attestent de l'ancienneté des techniques de filage et tissage, remontant au néolithique. Bien que modernisées, ces pratiques sont toujours en usage dans les fermes bretonnes du 19^{ème} siècle, où l'autarcie est de mise.

Une tache féminine: le filage

Le filage consiste à tordre des fibres (végétales ou animales) pour créer un fil..

La première technique, consistant à filer des fibres entre les doigts, n'a plus cours en 1850 dans les fermes, équipées de fuseaux et de rouets.

- le **fuseau** est un morceau de bois fuselé sur lequel on place un long morceau de fil. Quand le fuseau tourne, le fil tourne également et entraîne dans son mouvement les fibres approchées, qui s'entortillent pour former un fil. Le filage au fuseau est lent, mais peut se faire en extérieur. Cet aspect pratique explique son emploi dans les campagnes bretonnes jusqu'aux années 1910/20.

- le **rouet** est un outil inventé en Asie vers le 12^{ème} siècle et introduit en Europe au 16^{ème} siècle. Les paysannes bretonnes ne l'emploient qu'à partir du 18^{ème} siècle. Le fuseau est ici relié par une courroie à une roue qui remplace le mouvement de la main et permet un travail plus rapide. L'invention de l'épinglier permettra de filer et d'embobiner le fil dans le même temps. L'ajout d'une pédale augmentera encore la vitesse de filage.

Les rouets sont présents dans toutes les chaumières au 19^{ème} siècle, certains étant même richement décorés de clous en laiton, mais ils ne font pas disparaître le fuseau. Ces deux techniques sont complémentaires. Le fuseau sert la journée et le rouet tourne les soirs de veillées.

Le filage est une activité féminine. Les jeunes filles apprennent tôt l'art du filage ; cela fait partie de leur éducation. Les femmes filent le plus souvent en gardant les vaches, en surveillant les enfants ou le soir à la veillée, quand toute la famille se retrouve autour du feu de cheminée. A chaque saison son filage, puisque la laine est filée l'été, tandis que le lin et le chanvre sont filés l'hiver. Des concours de filage sont parfois organisés, lors desquels les jeunes filles se disputent un ruban mais surtout le regard de prétendants.



Tisserand et tailleur : personnages décriés mais incontournables :

Lorsque l'on file de la laine, il est aisé ensuite de tricoter avec de simples aiguilles en bois pour confectionner à la maison des vêtements chauds. Les fibres de chanvre et de lin doivent quand à elles être tissées. Le plus souvent, les femmes envoient les pelotes qu'elles ont filées chez le tisserand, artisan installé souvent en campagne (d'après les archives, au moins trois familles se sont succédées à Poul-Fetan au 19^{ème} siècle).

Le tisserand (ar guyader)

L'activité de tissage étant plutôt saisonnière, le tisserand doit souvent avoir une activité complémentaire ; il est parfois aussi laboureur, sabotier ou maçon.

Il confectionne surtout des tissus du quotidien, comme les chemises de travail et les draps. Dans le pays vannetais, la base du linge de maison est constituée par des draps de chanvre. Ces draps constituent la richesse des femmes : plus elles ont de draps dans leur armoire de mariage et plus elles sont considérées comme riches. L'artisan ne manque pas de travail car les jeunes filles doivent se constituer un trousseau pour leur mariage. Il est souvent l'objet des quolibets des paysans, qui méconnaissent la difficulté et la fatigue de ce métier.

Le tailleur (kemener)

C'est un personnage incontournable des campagnes, requis à domicile pour la confection des costumes de fête. Bien qu'il soit le plus souvent considéré comme un voleur et que les paysans ne reconnaissent en lui qu'un « demi-homme », il joue très souvent le rôle d'intermédiaire lors des demandes en mariage. Ses talents d'orateur et sa connaissance de la situation financière de chacun servent au mieux les intérêts de la famille du jeune homme.

Le tailleur est également le garant du respect de la hiérarchie sociale organisant la communauté rurale. Le costume de fête sert à montrer à la fois son appartenance à une communauté précise et son rang social. Le tailleur veille alors à ce que personne n'ait un costume ne convenant pas à son rang.



Modes paysannes



Les costumes: carte d'identité des paysans

Les éléments de base

Les costumes bretons présentent une grande diversité: à chaque secteur et à chaque époque correspond une mode particulière. R. Y Creston a ainsi recensé au début du 20^{ème} siècle plus de 66 terroirs principaux et près de 1200 variantes locales. Néanmoins, les éléments de base sont toujours les mêmes:

Pour les femmes:

- Jupe (plus rarement robe) dont la hauteur varie suivant les époques (modes récentes courtes)
- Corsage fermé devant par des lacets, avec des manches plus ou moins évasées suivant les secteurs
- Tablier avec ou sans devantier (maintenu par des épingles) pouvant laisser voir une guimpe
- Coiffe (parfois affublée d'un sobriquet par les terroirs voisins, comme la « brouette » de Guémené)
- Parfois châle ou mouchoir de cou plus ou moins long suivant les secteurs, ou encore col et collerette

Pour les hommes:

- Pantalons à pont, droits ou bragoù (plus ou moins larges) terminés par des guêtres, suivant les secteurs et les époques
- Gilets ou jiletenn, de forme et de couleur différente suivant les secteurs
- Vestes ou chupenn de forme et de couleur différente suivant les secteurs
- Couvre-chef: bonnet, chapeau, bérêt ou casquette suivant les époques et les lieux

Hommes comme femmes ne portent pas de sous-vêtements dans les campagnes bretonnes du 19^{ème} siècle. Les sabots de bois du quotidien sont remplacés par des chaussures de cuir à boucle pour les grandes occasions. Les costumes sont taillés dans des tissus d'importation: draps de laine mérinos, tulle de coton ou dentelles mécaniques, galons métalliques... La qualité du tissu dépend avant tout de la bourse du commanditaire. Un costume coûte cher, il est donc porté plusieurs années de suite.



Coupe et couleur, marqueurs géographiques

Le costume est bien davantage qu'une protection contre le froid ou un achat spontané. **Il marque l'appartenance à un groupe social, professionnel ou géographique.** C'est en premier lieu la coupe générale, la forme de la coiffe ou la couleur dominante qui est inspectée. Ces éléments permettent un premier niveau de lecture.

Au 19^{ème} siècle, la diversification des costumes de paysans est telle qu'il est possible de préciser le village d'origine. Certaines coiffes comme celle de Saint Thoïs (29) ne sont alors portées que dans une paroisse. Les coiffes dont l'aire d'extension est plus large se déclinent en de nombreuses variantes locales.

Il en va de même chez les marins, qui semblent pourtant au premier regard partager un « uniforme » commun (vareuse, bonnet puis bérêt). C'est alors la couleur qui désigne le port d'attache.

La forme des chapeaux varie d'un terroir à l'autre, mais c'est également le cas des sabots portés en période hivernale par les paysans. Dans le seul Morbihan, on trouve 4 types de sabots alors en usage.

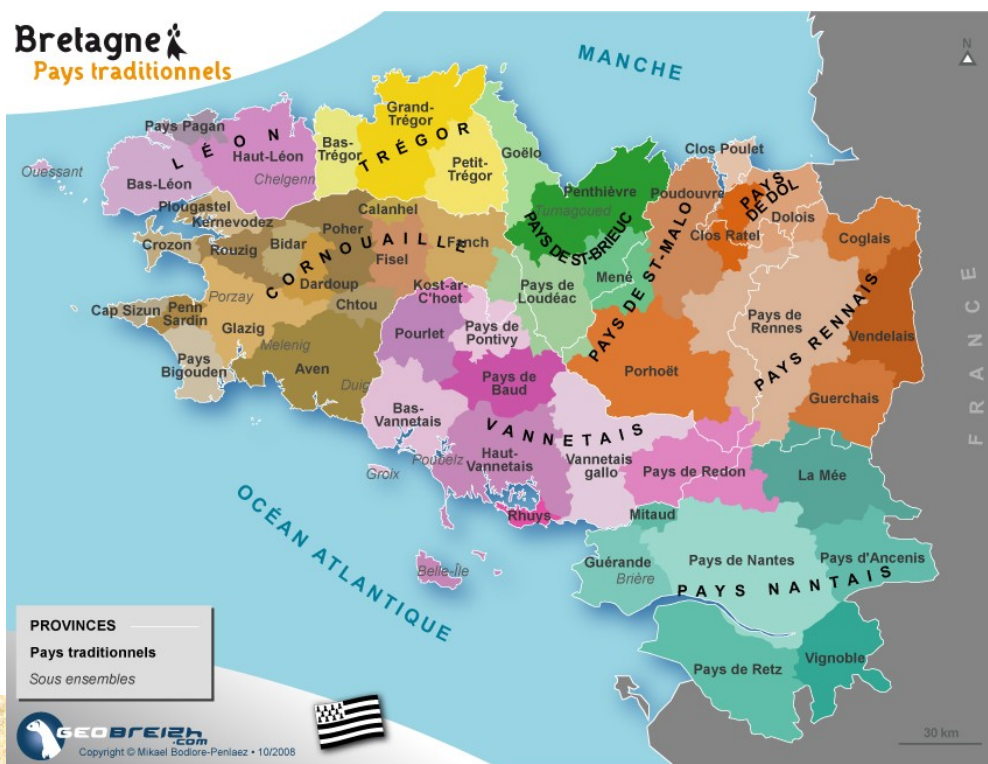
Agencement et ornementation, marqueurs sociaux et familiaux

L'examen des tissus et ornements permet un second niveau de lecture : statut social et situation familiale.

Les plus aisés ne manquent en effet pas de montrer leur réussite dans leur costume. Au 19^{ème} siècle, certaines modes ont recours à la superposition des gilets, vestes ou robes pour afficher la position sociale. Le costume s'allège au siècle suivant mais certains rappellent cette habitude par de faux revers laissés apparents.

L'argent ne fait pas tout. Jusqu'au début du 20^{ème}, le tailleur est le garant du respect de l'ordre social. Dans les communautés villageoises, l'ascendance compte plus qu'une réussite financière récente.

A chaque âge correspond un costume particulier. Le plus souvent les jeunes enfants portent une robe « unisexe » complétée par un bonnet brodé. Dans certaines modes, les jeunes garçons se parent de pantalons dès 6 ou 7 ans, tandis qu'ailleurs, les jeunes filles attendent leur communion solennelle pour recevoir leur première coiffe.



Les techniques

L'empesage

La technique de l'**empesage** remonte au 16^{ème} siècle ; il s'agit d'amidonner un tissu avant de le repasser afin de le raidir. L'amidon est tiré du blé, puis du riz ou des pommes de terre. Après l'abolition des privilèges, les paysans ont recours à cette technique.

Les femmes l'utilisent plus particulièrement pour les coiffes. Dans les années 1800-1830, les coiffes sont encore très simples et purement fonctionnelles ; elles servent à préserver la pudeur des femmes respectables. Les coiffes sont donc très grandes, confectionnées en simple toile de lin ou de chanvre et rarement brodées. L'évolution des mœurs permet aux femmes de dévoiler leur chevelure. Les coiffes connaissent alors une évolution importante. Dans tous les secteurs de Bretagne, les coiffes se rétrécissent et se parent de broderies complexes. Les toiles de lin cèdent la place au coton. L'empesage est alors possible ; une coiffe raidie par l'amidon peut être formée. A une époque où l'esprit de clocher est important, chaque paroisse va se créer sa propre coiffe, avec des formes de plus en plus réduites.

L'empesage est effectué par les repasseuses professionnelles car il s'agit d'un travail de patience et de précision. La repasseuse empèse puis forme la coiffe avant de la redonner à la cliente. Cette technique n'est efficace que par temps sec ; l'humidité fait retomber les coiffes.

Les coiffes ne sont empesées que quelques fois par an.



La teinture

Depuis le Moyen-Age, les teinturiers professionnels utilisent en particulier les plantes tinctoriales. Les traités de teinture recensent alors déjà plus de 250 recettes de teintures par les plantes.

Les découvertes archéologiques confirment même l'usage des plantes tinctoriales depuis la fin de la préhistoire. Des tissus rouges ou bleus ont ainsi été découverts dans des tombes chinoises ou égyptiennes. Durant toute l'antiquité, la palette des couleurs s'élargit en utilisant des minéraux, des plantes ou des coquillages (le murex pour la pourpre).

Les plantes tinctoriales les plus utilisées sont la garance, le pastel et la gaude.

- la **garance** est une plante poussant sur des sols calcaires et argileux. Semée en février, elle produit 5 récoltes par an. Les racines séchées permettent de colorer en rouge. Cette plante a fait la richesse du pays de Toulouse. Depuis que la tunique bleu horizon a remplacé les pantalons rouges dans l'armée, la garance a décliné.

- La **pastel** est une plante originaire probablement d'Asie, cultivée au Moyen-Age en France mais oubliée par la suite. Réimplantée au XVIII^{ème} siècle,, elle fit la richesse du pays d'Avignon. Les feuilles de pastel permettent de teindre les tissus en bleu.

- la **gaude** permet de teindre les vêtements en jaune.

Recette de teinture utilisée à Poul Fetan :

Dans une bassine en cuivre ou en fonte, on place un échantillon de laine préalablement **mordancée** (ajout d'un fixateur de couleur tel l'alun de potassium) dans plusieurs litres d'eau. On ajoute ensuite les plantes sélectionnées en quantité suffisamment importante. On allume le feu. Au bout d'une ou deux heures les plantes ont coloré la laine.

Il est néanmoins difficile de savoir si les paysannes avaient le temps et les connaissances nécessaires pour teindre les vêtements chez elles.



CREDITS PHOTOS ET ILLUSTRATIONS

Pages 1,2,6, 9: dessins de Christophe TROSSEAU

Page7: carte « Atlas de Bretagne » éditions Coop Breizh